

Sade : libertinage et Révolution

Je voudrais me pencher ici sur une idée reçue particulièrement tenace concernant le marquis de Sade : son engagement dans la Révolution. Fidèles à l'équivalence qu'ils ont posée entre « libertinage » et « liberté d'esprit »¹, les surréalistes ont inauguré la tradition critique de ce qui constitue à mes yeux (je vais m'attacher à le démontrer) un contre-sens. Si l'on suit Éluard, par exemple, Sade aurait été le plus implacable et le plus redouté de tous les révolutionnaires : sa revendication de liberté aurait été sans limite, il aurait élaboré un système visant à rendre aux hommes et aux femmes la possibilité d'une véritable vie commune, il aurait désespérément lutté pour la justice et l'égalité absolues, enfin la Révolution — dont, durant ses emprisonnements à Vincennes et à la Bastille, il espérait secrètement, nous souffle-t-on, le déclenchement — l'aurait « trouv[é] dévoué corps et âme² ».

À entendre les surréalistes, toujours, le pamphlet *Français, encore un effort si vous voulez être républicains* doit être pris au premier degré et participerait du militantisme sadien en faveur de la Révolution : la lecture de ce texte par Dolmancé, qui constitue un moment essentiel de *La Philosophie dans le boudoir*, attesterait que l'émancipation politique, économique et sociale des Français ne se peut concevoir sans une entière libération sexuelle. Idée chère aux surréalistes, on le sait. Mais appartenait-elle bien à Sade ? Cette analyse ne tardera pas, nous le verrons, à nous confronter avec l'interrogation principale relative aux écrits du marquis : faut-il prendre ceux-ci — comme l'ont fait les surréalistes — « au pied de la lettre » ?

*

¹ Voir notamment ces propos de Desnos : « Le mot libertin sous sa plume [celle de Sade] est pris dans son sens propre de liberté d'esprit » (*De l'érotisme considéré dans ses manifestations écrites et du point de vue de l'esprit moderne* [1923], in *Nouvelles Hébrides et autres textes, 1922-1930*, Paris, Gallimard/NRF, 1978, éd. Marie-Claire Dumas, p. 134).

² Voir l'article d'Éluard dans le numéro 8 du 1^{er} décembre 1926 de *La Révolution surréaliste* (cité par Françoise Laugaa-Traut, *Lectures de Sade*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 194).

Sur le plan biographique, l'examen des informations parvenues jusqu'à nous ne vient guère plaider en faveur de la thèse des surréalistes. Certes, dans les mois et les années qui suivent immédiatement sa libération d'avril 1790, notre auteur parla et écrivit en l'honneur de Marat, parut à la Convention, présida la section des Piques du Club des Jacobins, proposa diverses réformes (il rédigea notamment un projet pour modifier des noms de rues) et fut même juré d'accusation. Mais l'ex-marquis, qui au sortir de prison avait perdu toute possibilité d'émigrer, pouvait-il faire autrement — ne fût-ce que pour garder la vie — que de jouer les acolytes de Robespierre et se présenter, non sans raison d'ailleurs, comme une victime de l'arbitraire de l'Ancien Régime ?

L'engagement de Sade paraît en tout cas des plus modérés, à mille lieues de la virulence du pamphlet que donne à lire *La Philosophie dans le boudoir*. On se serait pourtant attendu à voir l'auteur des *Cent Vingt Journées de Sodome* — œuvre antérieure à 1789 — se complaire dans les excès révolutionnaires. Or, c'est tout le contraire qui s'est passé. Ainsi, Sade se serait toujours opposé à la peine de mort, qu'il s'agît du roi ou — de façon plus étonnante encore quand on sait le ressentiment qu'il nourrissait contre eux — de ses anciens beaux-parents. L'ex-marquis semble faire preuve, entre 1790 et 1793, d'une horreur de l'assassinat attestant que les héros meurtriers mis en scène dans ses romans constituaient à ses yeux des repoussoirs et non des modèles. Ce « modérantisme » trouvait aussi à s'exprimer dans le domaine strictement politique. Même devant les membres de la section des Piques, Sade mettait régulièrement en doute que la France pût accepter un gouvernement républicain et il jouait, en quelque sorte, les opposants de l'intérieur. Cette attitude ne fut pas — on l'imagine aisément — du goût des révolutionnaires convaincus, qui firent arrêter l'écrivain en décembre 1793. Le Comité de surveillance de la section des Piques accusa Sade d'être « [e]nnemi par principe des sociétés républicaines, faisant continuellement dans ses conversations particulières des comparaisons tirées de l'histoire grecque et romaine pour prouver l'impossibilité d'établir un gouvernement démocratique et républicain en France³ ». L'ex-marquis fut condamné à mort le 26 juillet 1794, après un réquisitoire de Fouquier-Tinville qui reprenait les accusations du susdit Comité de surveillance. Le lendemain, on chercha en vain le prisonnier, qui avait été incarcéré à Picpus après plusieurs autres stations. Le dossier incomplet de ses déménagements lui sauva la vie⁴.

On veut bien croire aux accusations du Comité de surveillance. À certains correspondants, Sade n'a d'ailleurs jamais fait mystère de son scepticisme vis-à-vis

³ Cité par Maurice Lever, *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*, Paris, Fayard, 1991, p. 521.

⁴ Robespierre tomba en effet le 28 juillet, et cette chute mit fin à la Terreur. Sade fut libéré le 15 octobre.

des idéaux républicains ni de son éloignement pour les ivresses sanglantes déclenchées par les maîtres de ce temps. Comment au reste aurait-il pu cautionner une insurrection qui avait achevé de lui tout enlever, jusqu'à son château de Provence ? En mai 1790, déjà, il confiait :

« Ah ! il y a bien longtemps que je disais à part moi que cette belle et douce *nation*, qui avait mangé les fesses du maréchal d'Ancre sur le gril, n'attendait que des occasions pour s'électriser, pour faire voir que, toujours placée entre la cruauté et le fanatisme, elle se remonterait à son ton naturel, dès que des occasions la détermineraient⁵ ! »

Un an et demi plus tard, il confie au notaire Gaufridy : « Je suis antijacobite, je les hais à mort ; j'adore le roi, mais je déteste les anciens abus⁶ ». Au même, il dit encore sa désapprobation des massacres de la nuit du 2 au 3 septembre 1792 :

« Dix mille prisonniers ont péri dans la journée du 3 septembre. Rien n'égale l'horreur des massacres qui se sont commis. La ci-devant princesse de Lamballe a été du nombre des victimes ; sa tête portée sur une pique a été offerte aux yeux du roi et de la reine, et son malheureux corps traîné huit heures dans les rues, après avoir été souillé, dit-on, de toutes les infamies de la plus féroce débauche ; tous les prêtres réfractaires égorgés dans les églises où on les tenait renfermés : parmi eux l'archevêque d'Arles, le plus vertueux et le plus respectable de tous les hommes ; [...]⁷. »

*

Ainsi Sade — qui avait annoncé la terreur jacobine dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, dès 1785 — ne cessera plus de parler de la Révolution, et les meurtres décrits dans ses romans ultérieurs seront l'image des atrocités qui pendant de longs mois ensanglantèrent le quotidien des Français. La lettre qu'on vient de citer, qui détaille les forfaits « sadiques » commis sur le corps de la princesse de Lamballe (un individu lui aurait notamment arraché les parties intimes et en aurait fait parade au cours du cortège) doit, à l'évidence, être mise en relation avec l'argument de *La Philosophie dans le boudoir*.

Cet ouvrage, qui paraît en 1795, porte, selon que l'on consulte le premier ou le deuxième volume, deux sous-titres légèrement différents : « *Les Instituteurs immoraux* » (t. I) et « *Les Instituteurs libertins* » (t. II)⁸. Le récit est formé par la succession de sept « Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles⁹ » —

⁵ Lettre à Reinaud du 22 mai 1790 (D. A. F. de Sade, *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du Livre précieux, t. XII, 1967, p. 475).

⁶ Lettre du 5 décembre 1791 (*ibid.*, t. XII, p. 505).

⁷ Lettre du 6 septembre 1792 (citée par Maurice Lever, *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*, p. 487-488).

⁸ Voir la note de Jean Deprun in Sade, *Œuvres*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard / « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1998, p. 1281-1282.

⁹ *Ibid.*, t. III, p. 6. Cette mention est bien sûr ironique.

et retrace l'initiation à la luxure d'une jeune fille vierge de quinze ans, Eugénie de Mistival, par deux libertins confirmés : Dolmancé et M^{me} de Saint-Ange. Apparaissent aussi dans le récit le chevalier de Mirvel, frère de M^{me} de Saint-Ange, Augustin, un garçon jardinier, et M^{me} de Mistival, la mère d'Eugénie.

L'auteur nous fait assister à une progressive montée vers l'horreur et l'intolérable. Les sept dialogues ont pour cadre le boudoir de M^{me} de Saint-Ange. Dans ce haut lieu de libertinage, les personnages font l'amour dans toutes les positions imaginables puis montent les « degrés » de la volupté selon une mécanique diabolique également illustrée dans les autres romans de Sade et qui voit les personnages soumis aux exigences de plus en plus déraisonnables du désir : après les pénétrations vaginales, la sodomie ; après la sodomie, les flagellations ; après l'amour à deux, l'amour à plusieurs ; après les étreintes consenties, les étreintes forcées ; etc. À la fin du récit, le boudoir se transforme en salon de torture : Eugénie et ses instituteurs immoraux infligent à M^{me} de Mistival une série de coups et de vexations morales, puis la violent et la font violer par un valet de Dolmancé, que l'on sait porteur d'une maladie vénérienne. Ensuite, l'horreur atteint son *acmé* : Eugénie et Dolmancé cousent le vagin et l'anus de la malheureuse afin que « l'humeur virulente, plus concentrée, moins sujette à s'évaporer, [lui] calcine les os plus promptement¹⁰. »

La Philosophie dans le boudoir est dédié « [a]ux libertins ». Le texte de la dédicace fait l'éloge des passions et encourage les lecteurs du roman à se nourrir des principes qui y sont exposés, à n'écouter que leurs goûts en matière sexuelle et à mépriser « tout ce qui contrarie les lois divines du plaisir¹¹ ». Les femmes sont invitées à prendre pour modèle « la voluptueuse Saint-Ange » et à imiter « l'ardente Eugénie », laquelle réussit en une seule journée — soit le temps que dure le récit — à fouler aux pieds tout ce qu'inspirent la morale et la religion. Quant aux hommes, ils doivent suivre — recommande aussi la dédicace — « le cynique Dolmancé » sur « les routes de fleurs que la lubricité [leur] prépare¹² ». Aux yeux de qui a lu *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, cet avant-propos s'avère chargé d'ironie : comme au début de l'ouvrage de 1785, on trouve dès les premières lignes de *La Philosophie* l'image du chemin en fleurs — la licence —, où l'on mène Eugénie de Mistival et qui va conduire progressivement la jeune fille à devenir un monstre.

Dolmancé est un libertin de la trempe du duc de Blangis, dans *Les Cent Vingt Journées*, ou de Saint-Fond, dans *l'Histoire de Juliette*. Dolmancé est ici accompagné d'un *alter ego* féminin, M^{me} de Saint-Ange. S'éprouvant tous deux supérieurs au reste de l'humanité, les *instituteurs immoraux* d'Eugénie ne peuvent

¹⁰ *Ibid.*, t. III, p. 175.

¹¹ *Ibid.*, t. III, p. 3.

¹² *Ibid.*

s'affirmer qu'à rebours, dans l'opprobre, en se recouvrant de fange ou encore en sombrant — du point de vue de leurs discours en tout cas — dans le ridicule. On apprend ainsi que Dolmancé se fait une gloire d'avoir l'air méchant et de posséder la réputation d'être l'individu le plus corrompu de la planète (et M^{me} de Saint-Ange s'échauffe en entendant cette description). Sa pratique incessante du libertinage a fatigué Dolmancé des femmes et il choisit à présent ses partenaires amoureux parmi les jeunes hommes. L'homosexualité est pour lui devenue la règle, et c'est l'hétérosexualité qui à ses yeux représente l'écart. Ainsi, lorsqu'il pénètre Eugénie, on a droit à une parodie de repentir : « [J]e suis un coupable, un infractaire, je le sais¹³ ». De même, à la perspective de faire l'amour avec M^{me} de Saint-Ange, la bouffonnerie de ses déclarations, rapportées par le chevalier de Mirvel, n'est pas moins grande : « [C]e que je consens à faire avec votre sœur, est une licence... une incartade dont on ne se souille que rarement et avec beaucoup de précautions¹⁴. »

M^{me} de Saint-Ange, de son côté, prétend qu'en douze années de mariage, elle a accompli la performance d'avoir connu « [p]lus de dix ou douze mille » amants différents¹⁵. Elle serait parvenue à cet invraisemblable total en se glissant parmi le personnel galant d'une maison close et en raccolant dans les rues. À ceux qui ne verraient guère ce que différencie cette femme du meilleur monde d'une prostituée tapinant par nécessité, M^{me} de Saint-Ange réplique par des panégyriques vigoureux de la vie de putain.

M^{me} de Saint-Ange et Eugénie de Mistival, qui annoncent l'héroïne éponyme de l'*Histoire de Juliette*, ont fait dire aux surréalistes que Sade avait prêché pour l'émancipation sexuelle de la femme et avait créé, avec la Saint-Ange et Juliette, deux personnages de femmes supérieures. La libération du désir féminin est évoquée aussi dans le pamphlet *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*, ainsi qu'en plusieurs passages du texte, notamment quand Dolmancé encourage Eugénie à abandonner tous ses sens au plaisir :

« [...], qu'il [le plaisir] soit le seul dieu de votre existence ; c'est à lui seul qu'une jeune fille doit tout sacrifier, et rien à ses yeux ne doit être aussi sacré que le plaisir¹⁶. »

Faut-il voir là un plaidoyer pour l'autonomie sexuelle des femmes ? On serait sans doute mieux avisé de voir à l'œuvre le désir de Dolmancé de livrer les femmes, non à ce que leur dictent leurs sens, mais plutôt à ce que veulent les hommes. Le roman, du reste, nous invite à ne pas trop croire en la réalité d'une émancipation féminine fondée sur de telles bases. M^{me} de Saint-Ange appelle

¹³ *Ibid.*, t. III, p. 58.

¹⁴ *Ibid.*, t. III, p. 7.

¹⁵ *Ibid.*, t. III, p. 44. Cela fait à peu près une moyenne de trois par jour...

¹⁶ *Ibid.*, t. III, p. 21.

Dolmancé, devant Eugénie, « notre maître à toutes deux¹⁷ ». À l'intérieur de l'espace clos du boudoir, c'est effectivement l'homme qui prépare, distribue et ordonne, et qui décide notamment de la composition des figures de l'orgie, de la gradation des plaisirs ainsi que du rôle à tenir par les femmes. Au demeurant, le libertin n'accepterait pas de céder ce pouvoir. Comme le reconnaît Dolmancé, « il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il bande », et la Saint-Ange — toute libertine se déclarât-elle — ne songe jamais à remettre en question l'autorité masculine. Bien au contraire : ses éloges des putains — titre qu'elle travaille elle-même à mériter — célèbrent les courtisanes comme des « victimes publiques de la débauche des hommes, toujours prêtes à se livrer à leur tempérament ou à leur intérêt¹⁸ ».

Sade montre que, dans le libertinage, l'enjeu des relations sexuelles n'est pas la jouissance partagée mais l'affirmation du pouvoir des hommes sur les femmes. Ainsi, dans *Justine* et dans *Juliette* :

« Où sont les titres de votre autorité sur moi ? demande Justine à Bandole. — Les voilà, dit Bandole, en montrant son vit : je bande et je veux foutre¹⁹. »

« [...], il [Saint-Fond] me [c'est Juliette qui parle] rabaissait cruellement dans son intérieur ; c'était bien, en volupté, l'homme le plus sale... le plus despote... le plus cruel ; il me fit adorer son vit, son cul ; il chia ; je dus faire un dieu de son étron même ; [...]»²⁰.

La « soumission heureuse » au désir masculin constitue d'ailleurs un des points essentiels de l'enseignement des *instituteurs immoraux*. Ainsi, Dolmancé déclare à Eugénie que la « vraie » libertine éprouve plus de plaisir à faire jouir l'homme qu'à jouir elle-même²¹. Dans le même sens, M^{me} de Saint-Ange indique à la jeune fille que celle-ci doit apprendre à ne pas se fier à ce qu'elle ressent. Les femmes doivent, par exemple, préférer la sodomie à la pénétration vaginale, même si la première est plus douloureuse :

« Il a plu à la nature de ne nous faire arriver [nous les femmes] au bonheur que par des peines ; mais une fois vaincue, rien ne peut rendre les plaisirs que l'on goûte, [...]»²².

On retrouve ici, presque à la lettre, les raisonnements du plus fameux séducteur du XVIII^e siècle, Casanova. Selon Casanova, la femme excipe toujours d'une foule de prétextes pour refuser la perspective d'une étreinte (elle veut

¹⁷ *Ibid.*, t. III, p. 19.

¹⁸ *Ibid.*, t. III, p. 26.

¹⁹ *Ibid.*, t. II, p. 577.

²⁰ *Ibid.*, t. III, p. 386.

²¹ Voir *ibid.*, t. III, p. 49.

²² *Ibid.*, t. III, p. 19.

conserver sa réputation, elle ne se sent aucun goût pour l'homme qui lui fait des avances, on lui propose des jeux sexuels douloureux, etc.). Le rôle des hommes est de balayer ces raisons et de faire comprendre aux femmes qu'en ne se rendant pas à ce qu'ils veulent, elles se privent des plus intenses voluptés. Une femme « émancipée » — les guillemets sont nécessaires puisque, dans un tel débat, l'émancipation s'identifie à l'obéissance aux hommes — doit surmonter toutes ses répugnances, qui s'avèrent aussi futiles que les valeurs de la morale et de la religion. La Saint-Ange est un bel exemple de l'ambiguïté de cette « libération » des désirs féminins : pour parvenir à un tableau de chasse réunissant dix à douze mille amants en douze ans, la complice de Dolmancé n'a à l'évidence jamais rien choisi et ne s'est jamais non plus posé la question de savoir si elle était attirée par les hommes qu'elle raccolait ou par les pratiques érotiques qu'on lui imposait.

À l'image de tous les libertins, Dolmancé et M^{me} de Saint-Ange aiment enseigner. Non qu'ils aient la moindre vocation pédagogique : les libertins trouvent dans la position d'« instituteurs » les moyens de manifester leur toute-puissance, d'abord, et ensuite d'accroître leur empire en étendant leur propre impureté. Devant son frère, Mirvel, M^{me} de Saint-Ange admet que l'éducation qu'ils vont prodiguer à Eugénie s'apparentera pour celle-ci à un « venin » qui déracinera en elle « toutes les semences de la vertu²³ ». La libertine ne craint pas de dévoiler ses motivations : elle veut rendre Eugénie « aussi scélérate... aussi impie... aussi débauchée [qu'elle-même]²⁴ ». Ainsi, la jouissance sexuelle se fait bien moins intense chez les libertins que le plaisir de voir l'innocence se corrompre.

Devant ces deux éducateurs d'un genre tout spécial, Eugénie se révèle une élève surdouée. Elle a compris rapidement la logique du libertinage, qui fait de « toute rupture de frein [...] une jouissance²⁵ » et qui exige toujours que de nouvelles bornes soient franchies. Eugénie les passe toutes et c'est donc naturellement qu'on en arrive à évoquer les voluptés qui dérivent de la cruauté.

« M^{ME} DE SAINT-ANGE : [...] ; son plus grand triomphe [du libertinage], ses délices les plus éminents consistent à briser tous les freins qu'on lui oppose, [l'imagination] est ennemie de la règle, idolâtre du désordre et de tout ce qui porte les couleurs du crime ; voilà d'où vient la singulière réponse d'une femme à imagination, qui foutait froidement avec son mari. "Pourquoi tant de glace, lui disait celui-ci ? — Eh vraiment, lui répondit cette singulière créature, *c'est que ce que vous me faites est tout simple.*"

EUGÉNIE : J'aime à la folie cette réponse... Ah ! ma chère, quelles dispositions je me sens à connaître ces élans divins d'une imagination déréglée ! Tu n'imaginerais pas, depuis que nous sommes ensemble, ... seulement depuis cet instant, non, non, ma chère

²³ *Ibid.*, t. III, p. 10.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, t. III, p. 65.

bonne, tu ne concevrais pas toutes les idées voluptueuses que mon esprit a caressées...
Oh ! comme le mal est maintenant compris par moi ! combien il est désiré de mon cœur !

M^{ME} DE SAINT-ANGE : Que les atrocités, les horreurs, que les crimes les plus odieux ne t'étonnent pas davantage, Eugénie, ce qu'il y a de plus sale, de plus infâme et de plus défendu, est ce qui irrite le mieux la tête ; ... c'est toujours ce qui nous fait le plus délicieusement décharger²⁶. »

Eugénie ira jusqu'à se faire elle-même la tortionnaire de sa propre mère, laquelle, inquiète de l'absence prolongée de sa fille, s'est présentée chez M^{me} de Saint-Ange. Ainsi, à l'auto-congratulation que s'adresse la Saint-Ange au cours du cinquième dialogue (« Vois, mon amour, vois tout ce que je fais à la fois : scandale, séduction, mauvais exemple, inceste, adultère, sodomie²⁷ ... »), Eugénie pourra répondre, à la fin du récit, et sur le même ton :

« Ah ! tu cries, ma mère, tu cries, quand ta fille te fout ; et toi, Dolmancé, tu m'encules ; me voilà donc à la fois incestueuse, adultère, sodomite, et tout cela pour une fille qui n'est dépucelee que d'aujourd'hui... que de progrès, mes amis²⁸ ... »

La scène finale de *La Philosophie dans le boudoir* était annoncée dès la dédicace du roman, puisque — entre autres recommandations que nous avons déjà évoquées — l'adresse « [a]ux libertins » invite ceux-ci à s'émanciper de tous les préjugés et notamment des « préceptes ridicules [...] inculqués par d'imbéciles parents²⁹. »

*

Le pamphlet *Français, encore un effort* lu par Dolmancé au cours du cinquième dialogue doit être interprété à la lumière de cette dénonciation. Ledit pamphlet est un texte ironique et les surréalistes, volontairement ou non, ont ignoré tous les marqueurs de l'ironie sadienne. *Français, encore un effort* est ainsi dirigé, non point contre les adversaires de la Révolution, mais bien contre les exactions et les sophismes des Jacobins. L'« effort » recommandé aux Français de 1795 découle de ce constat : toutes les valeurs traditionnelles ne sont pas encore abolies, des préjugés tiennent encore debout, on persiste à sévir contre certains crimes, il reste — apparemment à la grande colère de l'auteur (mais il faudrait plutôt ici parler du narrateur) du libelle — des fautes qui sont encore reconnues telles. Le pamphlet démontre ainsi l'excellence du vol, de la calomnie, de l'infidélité, du

²⁶ *Ibid.*, t. III, p. 49-50.

²⁷ *Ibid.*, t. III, p. 88.

²⁸ *Ibid.*, t. III, p. 171.

²⁹ *Ibid.*, t. III, p. 3.

meurtre, de la luxure et de toutes les formes du libertinage ; en revanche, il dénonce la pudeur, l'honnêteté, la chasteté ou l'hospitalité comme des habitudes néfastes et à anéantir. Toutes ces affirmations se trouvent bien sûr dûment étayées. Ainsi pour la calomnie : si elle vise un méchant, tant mieux ; si elle vise un innocent, tant mieux aussi, car il essaiera d'être meilleur encore ! La pudeur ? C'est une vieille lune : si l'homme était naturellement pudique, il ne naîtrait pas nu... Le vol ? Celui-là mérite d'être promu : son effet est d'égaliser les richesses...

L'intention de l'auteur est sarcastique : enchaînant les arguments spécieux, ce texte s'attache à suggérer que la société n'aura atteint l'« idéal » républicain que lorsque les citoyens pourront se livrer à tout ce que leurs passions leur prescrivent. Les Français se voient reprocher, ironiquement, de n'être pas allés assez loin dans l'immoralité, l'impureté, la scélératesse que réclame l'instauration d'un État conforme aux vœux des Jacobins.

Ce procès, si on veut bien le prendre comme tel, va très loin. Par le biais de *Français, encore un effort*, la « République » est dénoncée comme l'aboutissement de la philosophie des Lumières et du libertinage. Dès l'introduction du pamphlet, l'auteur proclame au demeurant sa volonté de contribuer au « progrès des lumières³⁰ » ; un peu plus loin, il recommande la pratique de toutes les forfaitures après avoir examiné celles-ci « avec le flambeau de la philosophie, car c'est à sa seule lumière qu'un tel examen doit s'entreprendre³¹ ». Les philosophes sont tous — sagement — décédés avant le déclenchement de la Révolution. Bien leur en prit, selon Sade, qui suggère la présence, à l'origine du processus révolutionnaire, des débats d'idées qu'ils ont mis en train. Sur la terre brûlée des anciennes valeurs, l'espèce jacobine, mue par le désir de renverser toujours plus d'idoles, pouvait seule prospérer.

On observera pourtant que, pas plus que Sade lui-même, les personnages libertins de ses romans ne se sont jamais faits les hérauts de l'égalité ou de l'abolition de la tyrannie. Bien au contraire. L'auteur a soin de nous rappeler sans cesse que le libertinage se nourrit de l'asservissement d'autrui et non — malgré ce que l'étymologie du mot pourrait donner à penser, et malgré ce que Robert Desnos a affirmé — de son émancipation. L'enjeu des relations sexuelles n'est pas la jouissance mais l'affirmation du pouvoir. D'abord celui des hommes sur les femmes, puis celui des libertins sur le monde.

À la forteresse de Silling, dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, les règles de vie, édictées et commentées par le duc de Blangis, assimilent le château à un épouvantable camp de concentration. Les libertins se montrent les pires des despotes et la sexualité est le terrain d'élection où ils peuvent manifester leur toute-

³⁰ *Œuvres*, t. III, p. 110.

³¹ *Ibid.*, t. III, p. 125.

puissance. Pour la plupart, ils appartiennent à l'aristocratie ou en tout cas aux tranches les plus fortunées de la population, et ils ont impérativement besoin que se maintienne, à leur profit, le système de l'inégalité sociale, lequel apporte selon eux la preuve de leur surhumanité : soigneusement sélectionnés, ils règnent sur la terre entière et possèdent tous les droits sur le reste des êtres humains. Les libertins vouent aussi un culte à l'argent, non pour en assurer une redistribution équitable, mais parce qu'il permet à leur lubricité de se déployer sans frein. La richesse — qui est la seule valeur à ne pas se trouver par eux abolie — les place au-dessus des lois et de la morale. L'argent permet d'acheter le corps — voire la vie — des pauvres et de transformer ceux-ci en simples machines à donner du plaisir, que l'on supprime après l'usage.

Cependant, même s'ils sont opposés à tout relâchement de leur despotisme, les libertins n'en sont pas moins responsables — si l'on suit l'analyse de Sade, en tout cas — de l'insurrection révolutionnaire. Il est significatif que Juliette annonce au pape l'imminence d'un bouleversement, d'une « importante révolution » qui allait embraser l'Europe entière et faire disparaître à jamais le double « joug ridicule³² » de la religion et du trône. Prophétisé en ces termes, un tel cataclysme ne pouvait que ravir les libertins. Sade les montre tous fatigués de transgresser et hantés par le désir d'une apocalypse, même au prix de leur propre avilissement ou destruction.

Dans *Justine*, le comte de Gernande, qui décide avec qui sa femme va le tromper, déclare que rien ne l'amuse comme de travailler lui-même à son propre déshonneur. Dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, on rappelle l'histoire du marquis de ***, qui nourrissait l'ambition d'être brûlé en effigie. Lorsque cela arriva, il fait état de sa félicité en ces termes :

« « Foutredieu ! Me voilà au point où je me voulais, me voilà couvert d'opprobre et d'infamie ; laissez-moi, laissez-moi, il faut que j'en décharge ! » Et il le fit au même instant³³. »

Le marquis « joue » ainsi à la Révolution. Ses héritiers la connaîtront, mais ce ne sera plus une partie de plaisir.

Dans l'*Histoire de Juliette*, l'héroïne rapporte qu'au cours de leurs rencontres, Saint-Fond lui ordonnait, « par une manie bien extraordinaire », de souiller les attributs de sa noblesse, dont il tirait pourtant « ses plus puissants motifs d'orgueil » :

³² *Ibid.*, t. III, p. 856.

³³ *Ibid.*, t. I, p. 254.

« [...] ; il exigea que je chiasse sur son Saint-Esprit, et me torcha le cul avec son cordon bleu. À la surprise que je lui témoignai de cette action : « Juliette, me répondit-il, je veux te montrer, par-là, que tous ces chiffons, qui sont faits pour éblouir les sots, n'en imposent point au philosophe. [...] de même que ces joujous motivent mon orgueil, de même, j'en mets étonnement à les profaner ; voilà de ces bizarreries de tête qui ne sont connues que de libertins comme moi³⁴. » »

Enfin, nous l'avons vu, M^{me} de Saint-Ange, aristocrate et fortunée, s'attache à mériter le titre de *putain* ; Juliette, d'origine noble elle aussi, se place sous les ordres de la Dubois, une maquerelle qu'on nous dit issue des bas-fonds de la société.

Se fondant sur une conception hyperbolique de leur suprématie, mais soumis à l'engrenage infernal du libertinage, les nobles préparaient, sans s'en rendre compte, l'anéantissement de leur classe et de leurs privilèges. L'analyse de Sade rejoint ici celle de Laclos : le libertinage agit comme une gangrène de la noblesse, laquelle finit par retourner contre elle-même sa volonté d'affirmer sa puissance. Valmont et la Merteuil se déchirent, après avoir détruit la présidente de Tourvel ; Saint-Fond tente de tuer Juliette ; le comte de Gernande et le marquis de *** se suicident socialement.

Les aristocrates ont également fait preuve d'un coupable aveuglement en montrant que leur autorité pouvait être sapée. Ils n'ont pas vu qu'ils donnaient aux opprimés les clés et les justifications pour les renverser. Les discours sur la nature indifférente au crime, sur l'inanité de la morale ou encore sur la « beauté » du meurtre et de la cruauté, ont fini par être entendus et se sont révélés d'autant plus dangereux qu'ils pouvaient être utilisés par les victimes devenues bourreaux, contre leurs anciens oppresseurs. Ainsi, pour obtenir la condamnation à mort de Louis XVI, Robespierre invoque, le 3 décembre 1792, le despotisme du peuple, simplement copié du despotisme de l'Ancien Régime : la légitimité de la décapitation du roi est directement inspirée de l'impunité que se réservaient les nobles pour les exactions commises sur le peuple. On peut aussi justifier tous les forfaits en arguant, non plus du droit du plus riche, mais du droit des plus pauvres.

En affichant son libertinage et en travaillant à la promotion des idées des Lumières — car celles-ci légitimaient celui-là —, la noblesse a creusé elle-même sa tombe, où elle s'est trouvée précipitée dès que les maîtres de l'orgie et les victimes eurent échangé leurs rôles. La *loi du plaisir* est alors apparue, mais trop tard, comme une immense duperie. Les aristocrates, dans leur ensemble, ne sont pas moins responsables de leur déchéance que Sade, imbu dans sa jeunesse de cette même *loi du plaisir*, ne l'était de la sienne propre.

³⁴ *Ibid.*, t. III, p. 386.

*

Les surréalistes ont imposé, à tous les lecteurs qui sont venus après eux, une lecture de Sade « au pied de la lettre », laissant dans l'ombre tous les marqueurs d'ironie qui parsèment les œuvres du marquis. Cette lecture partielle a permis aux écrivains réunis autour de Breton et Desnos d'annexer Sade à leurs combats et de faire de lui leur porte-drapeau. Mais, n'en déplaise aux mânes de Breton, l'auteur de *La Philosophie dans le boudoir* a dénoncé, et non prôné, la révolution et le jacobinisme. Sade n'a jamais été, en réalité, l'auteur « engagé » qu'on a voulu voir en lui. La révolution qu'il a appelée de ses vœux n'est pas de celles qui ensanglantent les rues mais plutôt de celles qui ébranlent les consciences et bouleversent l'art.

Michel Brix